

# GAZETTE DE HONGRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT

Pour la Hongrie, l'Autriche, l'Allemagne	Tous les autres pays de l'Union postale
Trois mois 3 fr.	Trois mois 8 fr.
Six mois 6 fr.	Six mois 16 fr.
Un an 12 fr.	Un an 32 fr.

LES ANNONCES SONT RECUES

A Budapest, au bureau de la rédaction, Ferenc-József-rakpart, 10.  
A Paris, aux bureaux de la Gazette, rue de Trévise, 35, et à l'Agence Haas, 8, Place de la Bourse.

Dans les autres pays, chez les régisseurs d'annonces en renom.

JOURNAL POLITIQUE, FINANCIER ET LITTÉRAIRE

PARAISANT LES JEUDIS ET LES DIMANCHES

RÉDACTION: FERENC-JÓZSEF-RAKPART, 10

DIRECTEUR POLITIQUE: A. SAISSY

FRANKLIN-TARSULAT KÖNYVNYOMDÁJA.

ON S'ABONNE

A Budapest, aux bureaux du journal: Ferenc-József-rakpart, 10.  
A Vienne, chez M. F. O. SINTENIS, libraire de la Cour I. et R. 5, Herrengasse, et MM. BLOCH & HASRACH, libraires, 38, Kärntnerstr.  
A Paris, aux bureaux de la Gazette, rue de Trévise, 35, et à l'Agence Haas, 8, Place de la Bourse.  
A Londres, chez MM. COWIE & CO, Foreign newspaper office, 17, Gresham-Street.  
A Bucarest, chez MM. E. GARBE & CO, 40, Podu Mogoşoi.  
En Allemagne, en Autriche, en Russie et en tous les pays du Nord, chez les directeurs de postes; et dans les autres pays par l'envoi d'un mandat de poste ou d'une valeur payable à Budapest.

## JEAN ARANY

Jean Arany est mort, la Hongrie est en deuil. Le voile qui recouvrait la statue de Petöfi vient à peine de s'abattre devant une foule émue rendant hommage au brillant météore de la révolution de 1849, que la mort descend et voile à jamais les traits de celui que nous aimions tant, dont nous étions si fiers.

Jean Arany est mort, et tous se sentent atteints au plus profond du cœur. Le poète était leur ami, leur confident, leur soutien, leur consolateur, leur gloire. Que de larmes n'a-t-il point séchées, que de baume n'a-t-il point versé! Sa sérénité rendait le courage aux plus abattus, son âme féconde nous soufflait l'émotion, sinon la force de tous les héros. Depuis quelques années il vivait retiré du monde, mais nous le savions là, près de nous, et lorsqu'on nous parlait des grands poètes dont s'honorent les autres peuples, nous répondions avec fierté: nous n'en vions rien à personne, nous avons notre Arany.

Il n'est plus. Enfants, vous ne le verrez plus, le poète; femmes vous n'entendez plus battre votre cœur dans quelques nouvelles ballades; jeunes gens, celui qui vous prêchait l'héroïsme, l'auteur de *Toldi*, est mort! Hommes déjà blanchis par la lutte et la neige des ans, il est mort, le bon camarade, l'ami dévoué, celui qui vous soutenait dans les plus mauvais jours de votre histoire. Arbres du Városliget, sous lesquels il aimait tant à s'asseoir, laissez tomber sur le banc désert vos feuilles rougies et desséchées! Oiseaux de l'île Marguerite qui de vos chants bercez sa rêverie, fuyez, émigrez vers d'autres cieux, votre ami n'est plus!

Jean Arany naquit en 1817 dans un grand village du comitat de Bihar à Nagy-Szalonta. Fils unique d'une famille de paysans, il fut élevé dans une pauvre chaumière. Jamais un mot frivole ne frappa ses oreilles, des chants religieux bercèrent ses premiers rêves, son père était calviniste, et c'est en suivant sur le sable les caractères qu'il lui traçait qu'il apprit à lire et à écrire. La Bible fut son premier livre. Les éclairs du Sinaï enflammèrent sa jeune imagination, les plaintes de Rachel attendrissent son cœur; les soleils couchants embrasant les bords de la péninsule, les jeunes filles liant les gerbes et les chariots gemissant sur les roues des bœufs, passaient devant ses yeux comme des paysages bibliques et lui rendaient vivante l'idylle de Ruth et de Booz. L'enfant s'habitua à la solitude et montra déjà cette gravité silencieuse qui ne l'abandonna jamais.

A l'école du village, il fut aussitôt remarqué et ses maîtres se montraient avec étonnement ses premiers vers. Malheureusement Nagy-Szalonta ne lui offrait pas de bien grandes ressources et c'est à Debreczen qu'il dut se rendre pour achever ses études. Ses parents étaient trop pauvres pour pouvoir subvenir à ses besoins, Jean Arany donnait des répétitions pour avoir du pain.

Dans cette lutte de tous les jours contre les nécessités de la vie, il ne faiblait pas un seul instant: l'adversité trempa les forts. Mais, cependant qui peut se dire un homme et ne les a pas connues ces heures ténébreuses où l'on cherche sa voie, où l'horizon voilé n'offre plus de phare, où le ciel nuageux ne laisse plus percer d'étoiles? Avoir au cœur l'ardent brasier ou tout un peuple viendra bientôt se ranimer et ne voir que misère, ne sentir qu'impuissance! Avoir un monde en soi et ne savoir comment on l'en fera sortir! Je deviendrai peintre, se dit le poète. N'avait-il pas étudié, observé dans ses moindres détails, saisi dans ses plus grandes lignes la nature, source éternelle?

Où toute soit s'étanche, où se lave toute aile?

Et bientôt après: « Non point peintre, mais sculpteur! Je pétrirai l'argile, je donnerai une forme à mon rêve. » Il ne fut ni l'un ni l'autre, mais dans son ardent désir d'animer il se fit acteur. Interpréter la pensée des immortels poètes, la rendre vivante aux yeux d'un peuple de spectateurs, parler le langage sublime des demi-dieux, sentir dans son âme les remords de *Macbeth*, la jalousie d'*Othello*, les doutes d'*Hamlet*, les colères de *Coriolan*, les transports de *Roméo*; car, après la Bible, ce jeune étudiant avait vécu dans l'intimité des deux colosses, Homère et Shakespeare.

Il partit avec une troupe de comédiens ambulants. Quelques mois après, abreuvé de dégoût, il s'était comme égaré dans un grand bois, le « Frigus opacum » apporta un peu de calme dans son cœur, il s'endormit au pied d'un arbre, sa mère lui apparut en songe, elle était malade, elle se mourait.

« Je veux revoir ma mère », s'écria-t-il en se réveillant le visage ruisselant de larmes et, sans prendre congé de son directeur, le voilà qui part à pieds, sans argent, pressé par le pressentiment de quelque malheur. Il fit ainsi plus de 80 lieues et rentra à Nagy-Szalonta. Son père venait de perdre la vue, sa mère mourait quelques semaines après.

Sa vocation est fixée dès ce jour. Adieu rêves de gloire, le devoir commande et c'est avec bonheur qu'on obéit à sa voix; il sera le compagnon, le soutien de son vieux père.

Le dévouement du poète fut récompensé. Ses compatriotes de Nagy-Szalonta le nommèrent professeur de cette même école communale où il avait fait ses premières études. Il se fit aimer, ce fut sa richesse. On lui confia la charge de notaire.

Se trouvant alors à l'abri du besoin, ayant cette sécurité matérielle, ce calme si nécessaire à l'artiste, Jean Arany se remit au travail, avec quelle ardeur, je renonce à le décrire. Il savait à fond le grec, le latin et l'allemand, il voulait connaître tout ce qu'on avait écrit ou traduit de grand dans ces trois langues, et en outre, sans maître, presque sans livres il apprenait le français. Il n'avait plus d'ambition, la fièvre de la jeunesse

s'était calmée en lui, il travaillait pour travailler; comme l'abeille sur les fleurs, dans les livres il butinait pour l'avenir.

C'est alors qu'il rencontra celle qui devait être la compagne fidèle de sa vie, Julianna Eresy. Il l'aima, il en fut aimé, ils se marièrent, et il prit de laisser ses travaux littéraires et ses lectures pour s'occuper exclusivement de l'avenir de la famille.

Autant dire à l'oiseau de ne plus chanter, à la flamme de ne plus briller, qu'au poète de ne voir que les côtés pratiques de la vie. En 1842 un de ses amis vint lui rendre visite à Nagy-Szalonta. A son départ, il l'oublia, par hasard, une grammaire anglaise. Arany se mit à étudier l'anglais et quelques mois après il pouvait enfin lire dans le texte ce Shakespeare qu'il n'avait en vain jusque-là que dans des traductions allemandes. Pour s'exercer il traduisit en vers *Le roi Jean*, et de nouveau le voilà pris par le livre.

Je n'ai point l'intention de suivre pas à pas le poète; de rappeler ses œuvres, d'en faire valoir les mérites; ces quelques lignes sont écrites sous le coup de sa mort. Je ne fais point de recherches, je veux dire rapidement pourquoi nous aimons tant Arany, pourquoi nous le pleurons.

En 1845, à l'occasion de quelques excès commis dans son comitat pendant la période électorale, il ne put retenir son indignation et, pour lui donner cours, il écrivit un poème héroïco-comique *La charte perdue* qui fut couronné par l'Académie et fit sortir son nom de l'obscurité.

Deux ans après, la première partie de sa grande épopée, *Toldi*, était également couronnée par la Société Kiszfaludy. On était en 1847, les esprits s'absorbaient dans la politique; le vent soufflait à l'action et seuls les lettrés appréciaient à sa juste valeur cette œuvre nouvelle et proclamèrent Arany le créateur de l'épopée nationale. Cependant, dès ce moment, les moindres productions du notaire de Nagy-Szalonta furent accueillies avec joie par ce peuple magyar qu'il aimait tant. En 1849, il vint à Pest, il avait un emploi, je ne sais trop lequel, au ministère de l'intérieur; il suivait avec angoisse les terribles péripéties de la lutte gigantesque que soutenait la nation. Les Autrichiens vaincus avaient été chassés de la Hongrie, mais le nouveau la liberté magyar. Les jours terribles arrivèrent. Arany revint chercher un asile à Nagy-Szalonta où il donna l'hospitalité à la famille de Petöfi, dont il était l'ami.

Vilagos sonna pour la Hongrie le glas funèbre. Le despotisme s'abattit sur sa proie, remplit les cachots, fouetta les femmes, pendit les hommes au mépris même de la capitulation. Petöfi s'était fait tuer. Vörösmarty cherchait dans des excitants l'oubli de ses patriotiques douleurs. Tompa, dans son presbytère, se désespérait et venait chaque jour laisser un lambeau de sa vie sur la tombe de son enfant. Que fait Arany? Son front à travers les nuages du présent émerge déjà dans l'avenir; il sait qu'elle ne périra pas sa nation chérie et, d'une main pieuse, il verse le baume sur ses blessures. C'est dans cette œuvre qu'il est le plus grand car il s'est fait l'âme d'un peuple.

La censure surveillait d'un œil jaloux toutes les productions de l'esprit, comme si l'esprit pouvait s'enchaîner. Elle supputait les intentions et trouvait criminelles les points de suspension. Il fallait être habile pour lui échapper. Arany y parvint sans peine; entre lui et le peuple hongrois s'était établi un lien indissoluble que sa mort même ne briserait pas. Ils se comprenaient à demi-mots.

Il était professeur à Nagy-Körös avec Charles Szász, A. Szilágyi, Salamon, Charles Szabó et ce groupe d'intelligence rayonnait jusqu'à Budapest et attirait à lui des hommes comme Gyulai, Toldy, Hunfalvy, Csengery et d'autres encore. Arany expliquait les poètes latins et enseignait la littérature hongroise. Et le temps que lui laissaient des fonctions qu'il remplissait avec autant d'intelligence que de dévouement, il le consacrait à son László et à sa Juliette, ses enfants chéris. Quand le professeur, le père, l'époux, l'ami avait rempli tous ses devoirs, le patriote trempait sa plume et écrivait des vers qui portaient l'espérance à tout un peuple.

### Les plaintes de Rachel

« Sur les ondes de mon lit blanc et moelleux, comme vous dormez gentiment, ô mes jolis petits nourrissons! Est-ce bien là le sommeil?... Vous tardez à accepter le sein qui vous invite; j'attends votre réveil avec un fol espoir — Mais en vain!

« Hélas! il est trop vrai, vous ne vous éveillez plus, je le sais! — Votre repos est plus que du repos; je sais tout, hélas! Votre sourire ne répondra plus à mes yeux souriants, vos lèvres ne balbutieront plus pour demander un baiser à mes lèvres, pour vous, balbutiantes!

« Vous êtes morts, morts! Voici la blessure profonde: Comme si une plus petite porte n'avait pas été assez large pour la mort! Comme si un doigt ne brisait pas un faible petit germe! Comme si la colombe, à péche éclos, n'était point tuée lorsque son cœur est effleuré!

« Ah, laissez-moi que j'embrasse les lèvres sanglantes de la blessure! Bien qu'elles orient vers le ciel, comme elles sont muettes et glacées! — Laissez que mes larmes les lavent! Élevez la voix, plaie entr'ouverte! Demandez la vengeance du ciel; que ton cruel auteur soit enfin puni, qu'il soit horriblement châtié!

« A quoi bon! à quoi bon! je n'ai plus de fils! Il ne s'éveillerait pas, même si tout un fleuve de sang coulait pour leur vengeance. Ce petit nuage qui fait battre le cœur, ne saurait couler s'il a été tari, des océans de sang ne pourraient y suffire.

« Terrible Hérode! puisque tu t'es décidé, puisque tu aigües contre les innocents le tranchant de ton glaive, pourquoi le confier à d'autres? Pourquoi n'es-tu pas venu, toi-même, avec tes yeux arides? Peut-être une source bienfaisante aurait-elle jailli de ton cœur de pierre; la source de la miséricorde.

« Ah, si tu avais vu... mes enfants, ma vie! Je suis tombée à ses pieds, à genoux, sanglotant devant ce mercenaire féroce; je l'ai supplié de ne pas leur faire mal, de ne pas les tuer; parce qu'ils sont à moi, ces jolis, innocents petit enfants; je l'ai supplié, en vain!

« Il pleurait le dur mercenaire. Ses yeux se noyaient de larmes; j'ai cru qu'il ne leur ferait rien, que c'était pour cela qu'il restait immobile, hésitant; j'ai oublié qu'il n'était qu'un instrument! Si toi, tu avais été là, roi au cœur de pierre, à la vue des douleurs d'une mère qui tremble pour ses fils, tu ne les aurais pas tués.

« Filles de Bethléem, vous qui étiez mères, n'enviez pas cette douleur, ne l'enviez pas: car si vous n'aviez pas, comme Rachel, tant de droits à une fière espérance, vous n'avez que la moitié de sa douleur.

« Il y aura un enterrement demain. Venez, oh venez! Allons voir ensemble le jardin des morts; je n'en ai plus peur maintenant. Couchons-les doucement mes pâles enfants, qui dorment déjà dans le sein de Dieu; couchons-les parmi vos fils!

« Voilà! Le beau printemps est tombé de l'année, une génération s'est détachée de l'humanité, elle est dans le cimetière. Beaucoup de jeunes gens grandiront, beaucoup deviendront des hommes; mais, dans ces deux années, aucun ne fêtera son jour de naissance.

« Pourquoi se plaindre de la stérilité de ce temps? Je vois, je vois... l'avenir s'est ouvert, je vois au loin, tout près: Celui qu'ont chanté les lèvres inspirées de tant de prophètes, il est né, je le sens, il est né le roi de Judée, dans le petit Bethléem!

« Ce fut l'effet de la sanglante et jalouse tyrannie; mais sache-le, ne l'oublie pas, Hérode ivre de sang. Lui, lui, il n'est pas perdu! Et toi, tes jours sont... » (1850.)

La censure ne comprenait pas plus les plaintes amères de Rachel qu'elle ne comprenait le fin humour du poète-prophète.

### Je suis propriétaire

« Poètes, contre le destin, murmurez sans cesse; moi je ne me plains plus, je suis propriétaire d'une maison.

« Vraiment, mes amis, Dieu m'a porté au faite, c'est en vain que vous pâlissez de jalousie.

« Pauvres, pauvres vagabonds, savez-vous ce que c'est que d'avoir une maison à soi?

« Comment pourriez-vous le savoir? Au foyer des étrangers, vous êtes jetés... moi aussi, jadis j'étais misérable comme vous.

« Combien j'ai souffert depuis que j'ai abandonné le berceau de mon bonheur, ma modeste et tranquille demeure!

« Quand le chien fidèle est resté sans maître, combien il a pleuré avec douleur devant la maison de l'étranger.

« Qu'il a erré dans des pays, avant d'avoir retrouvé son maître, ce bon vieux chien!

« Et moi, le revoyant, je ne pouvais le recevoir, je n'avais pas un coin pour lui dans la cour de mon hôte.

« Maintenant, lui-même il est ici. La fidèle bête est avec moi. Il garde mon foyer, comme s'il était à lui.

« Il agit avec dignité, en chien de maître de la maison. Je voudrais bien savoir qui pourrait entrer malgré lui?

« Mais vous, amis poètes, si l'onde vous jette par là, entrez sans peur, le chien ne vous mordra pas.

« Entrez chez moi, vous pouvez vous reposer; il y a des lits de reste et, du toit, l'eau ne ruisselle point de partout.

« J'ai aussi un jardin, un vrai bosquet. Une centaine d'arbres fruitiers y répandent une ombre fraîche.

« C'est ici que parfois je rêve, et mon œil brille: d'une larme... ou de la joie d'être propriétaire.

« Et qui plus est, j'ai un locataire, une petite paire d'hirondelles, qui, à mon mur de boue, avec de la terre vient bâtir son modeste nid;

« Qui à l'aube me paye son loyer d'une fraîche chanson... et avec quelle générosité, quel amour!

« De méchants garçons ont déjà trois fois détruit son nid; l'oiseau sans se décourager le rebâtit une quatrième fois.

« Et moi aussi je commence à reconstruire le nid de mes espérances que l'orage avait détruit.

« Arriverai-je à y trouver la paix et le repos, ou sera-t-il bientôt renversé par le sort, cet enfant méchant? » (1850.)

La paix et le repos, il les trouvait dans la nature, dans la famille et dans le travail. Son génie avait enfin le don d'animer. Nouvel Orphée, il donnait la vie aux pierres elles-mêmes. Quoi de plus saisissant en effet que ces quelques vers:

### La maisonnette abandonnée

« Là-bas se lève la maison déserte et isolée. Des herbes parasites couvrent sa gentille cour et l'étranger en passant devant crie par la porte: « Qui donc est à la maison? »

« Qui donc est à la maison? dit-il deux fois. Mais à sa voix personne ne répond, la maison est vide, le hangar est vide, point de traces de maître vivant.

« Le gai sentier ne court pas jusqu'à la petite porte pour attendre le voyageur fatigué. Il ne va pas au devant de lui, il se cache effarouché sous l'herbe sauvage.

« La potence du puits gémit comme un malade. La margelle elle-même va s'écrouler. Le vent du nord souffle glacé, le seau se balance et somme dans les airs.

« Et la maison vide râle parfois, sa fenêtre pousse un grand soupir, les enfants passent au loin pendant le jour; la nuit les voleurs eux-mêmes l'évitent. »

Il y a là des expressions, des images trouvées qui ne peuvent être que très imparfaitement rendues dans une prosaïque traduction, mais elles frappent, on ne les oublie plus.

O, charmeur! J'ai ouvert ton livre, et voici que je perds l'idée même que je voulais poursuivre. Il faut s'arracher à l'enchantement et penser que tu nous es ravi, que ton luth si vibrant est à jamais muet, pour retrouver la force de raconter ta vie alors qu'il serait si doux de n'avoir à parler que de tes œuvres!

Sa vie! En même temps que sa renommée, sa modestie grandissait chaque jour. Arany fuyait la gloire avec le même empressement que tant d'autres mettent à la recherche. Avec la naïveté d'un enfant ou d'un vieux trouvère, la conscience d'un savant et d'un artiste moderne, il poursuivait son œuvre.

Appelé à Budapest en qualité de secrétaire général par la Société Kiszfaludy, plus tard par l'Académie, il apportait à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs la même ponctualité que dans ses leçons au collège de

Nagy-Körös. Il ne se laissa point emporter dans de la déce qu'il avait prédit, la résurrection de la langue hongroise, avec la sérénité d'un philosophe. Et ses devoirs remplis, il écrivait, non point pour gagner de l'argent, mais pour écrire; il attendait l'inspiration et, lorsqu'elle était lente à venir, il traduisait et dans ses traductions il se révélait encore le grand, l'immortel poète. Il faut lire en magyar le *Songe d'une nuit d'été*, *Hamlet*, le *Roi Jean*, les Comédies d'Aristophanes, quelques-unes des chansons de Béranger ou des fables de Lafontaine, traduites par Jean Arany, pour apprécier toutes les admirables ressources de sa langue, toute la flexibilité de son génie.

Il ne rechercha pas plus la fortune que la gloire et son désintéressement était absolu. Il y a une vingtaine d'années de cela, il vendit à un éditeur son poème « Les Cziganes de Nagy-Ida » pour une somme assez ronde. Il habitait alors Nagy-Szalonta et il apprit quelque temps après, d'une manière tout à fait fortuite, que l'éditeur avait éprouvé, sur son livre, une perte de 500 florins. Arany prit aussitôt cette somme, le plus clair de ses économies, et l'adressa à l'éditeur, peu habitué à de pareils procédés, en lui écrivant simplement: « Je ne veux causer de préjudice à personne. »

Dans ses derniers temps, son état de santé l'empêchait de remplir ses fonctions de secrétaire général de l'Académie qui délégua Mgr. Fraknói pour le remplacer et décida qu'Arany garderait le titre et les appointements de ces fonctions. Trois ans s'étaient écoulés lorsqu'on apprit un jour, par hasard, qu'Arany n'avait pas touché ses appointements et que la somme était restée à la caisse de la Banque qui administre les fonds de l'Académie. Comme on lui faisait des reproches à ce sujet, le poète répondit: « Je n'ai point travaillé, on ne me doit rien. » Il fallut employer la ruse pour essayer de lui faire accepter une petite somme de 6000 florins. On lui acheta le droit d'éditer ses œuvres en prose. Le poète fut étonné qu'elles valussent tant d'argent. (Pensez donc, un peu moins que ne rapporte le dernier des romans à sensation.) Cette pensée le tourmentait, il s'informa de ce que l'Académie payait d'ordinaire les écrivains qu'elle éditait et n'accepta que 40 florins par feuille d'impression, c'était le tarif, il voulait s'y soumettre.

En agissant ainsi on ne s'enrichit guère, aussi écoutons les conseils que le poète écrivait pour son fils tout petit encore; nous y verrons la philosophie et le cœur d'Arany.

### A mon fils

« Grâce à Dieu, le soir revient encore: Un jour de moins de terrestres labeurs. Ici, une unique chandelle se consume tristement. Dehors, l'obscurité tend ses embûches. Pourquoi veilles-tu si longtemps, mon fils chéri? Ton lit est prêt, tout moelleux et tout chaud. Joins tes petites mains bien gentiment et fais ta prière, mon cher enfant.

« Vois-tu, je ne suis qu'un pauvre poète, je ne pourrai donc te laisser grand-chose en héritage; tout au plus un nom sans tache et un mérite que la foule n'estime guère. Et c'est pourquoi je cultive la religion dans le jardin printanier de ton cœur innocent. — Joins tes petites mains bien gentiment et fais ta prière, mon cher enfant.

« La foi! c'est le grand trésor du pauvre; elle lui apprend à souffrir et à espérer et il a besoin de toujours souffrir et de toujours espérer jusqu'à ce que l'atteigne le souffle de la tombe. Ah! si dans mon

cœur, pour me consoler, la foi pouvait encore revivre tout entière comme jadis. — Joins bien gentiment tes petites mains et fais ta prière, mon cher enfant.

« Quand au milieu de tes compagnons de jeu, le travail t'appellera, — trop tôt peut-être, — quand tu serviras de moyen à des étrangers qui t'aimeront, mais d'un amour de marâtre, les consolations de la foi devront être le baume calmant la douleur des larmes étouffées. — Joins bien gentiment tes petites mains et fais ta prière, mon cher enfant.

« Et lorsque tu seras grand, que l'expérience t'apprendra que la terre de tes pères n'est point la patrie, que cet espace vide séparant ton berceau de ton cercueil a été comme un sentier foulé par des siècles, tu trouveras alors de la consolation dans ces paroles saintes: « Que nous sommes sur la terre pour errer. » — Joins bien gentiment tes petites mains et fais ta prière, mon cher enfant.

« Oh! espère, espère en une meilleure patrie! C'est là que tu dois attendre la victoire de la vertu. Sans quoi ta destinée et cette terre elle-même te forceraient à la révolte contre Dieu; marche avec sérénité dans le ciel de tes rêves. Pour te soutenir dans le voyage, je te donne ce baiser. — Joins bien gentiment tes petites mains et fais ta prière mon cher enfant. »

Et nous tous baissons le front et joignons les mains devant la tombe du poète. Il est mort comme il a vécu, il a prêté d'exemple, depuis 10 ans il se sentait chaque jour plus faible, ses yeux fatigués par les travaux de sa jeunesse ne pouvaient plus s'appliquer à une lecture suivie; il entendait mal, et à mesure que ses sens s'affaiblissaient son âme s'élevait encore: un nimbe de gloire semblait couronner ses cheveux blancs comme la neige et un sourire d'une ineffable bonté s'était fixé sur ses lèvres. Il souffrait d'une maladie de foie et se sentait mourir. Ces derniers jours il avait repris un peu de force tous nous espérions encore, alors que lui, voyant venir sa fin, redoublait de tendresse pour les siens.

Vendredi, il se leva et soutenu par son fils, il vint revoir son cabinet de travail! Quel bonheur, la maison était en fête! Après avoir pris une légère collation et quelques doigts de Tokay, le vieux Magyar demanda sa pipe et fuma. Samedi il semblait convalescent, il resta levé une partie de la journée. Dimanche, à son réveil, il trouva sa famille réunie autour de son lit, il sourit à tous, se leva et passa dans la chambre voisine pendant qu'on aérât son petit appartement. Là, il s'étendit sur un canapé et dit, toujours en souriant: — « On est si bien ici... »

Sur ces entrefaites, Ladislas Arany vint rejoindre son père et, remarquant sa pâleur, insista pour qu'il rentrât dans sa chambre. Le poète s'y rendit s'appuyant sur son bâton. Il s'assit dans un fauteuil près de sa femme et lui dit:

- Quelle heure est-il maintenant?
— Midi va sonner.
Le poète resta un instant silencieux.
— Quel quantième avons-nous du mois?
— Je ne sais pas au juste, mais je puis aller voir.
— C'est inutile: Je n'ai plus à m'inquiéter des jours.
Et, il s'enfonça dans son fauteuil. On prépara ce qu'il fallait pour le mettre au lit. Ses mains étaient glacées. On chauffa des linges qu'il plaça lui-même. Puis, il dit: « Laissez, laissez. C'est déjà tout à fait...

Les funérailles

Le grand vestibule de l'Académie avait été tendu de noir et au milieu se trouvait le catafalque recouvert de couronnes et entouré de fleurs. Des deux côtés des flambeaux et des torches jetaient sur tous ces visages groupés autour du cercueil leur chaude et vacillante lumière. Tout le monde était triste, recueilli et l'on voyait bien des yeux rougis par les larmes. Un chœur religieux fit entendre, en langue hongroise, les psaumes des trépassés et M. Török, ministre calviniste de Budapest, rappela, en quelques mots bien sentis, les principaux traits de la carrière du poète, faisant ressortir la grande portée morale de cette vie si pure, si désintéressée. Après M. Török, M. Charles Szász parla au nom de l'Académie hongroise et fit, dans un fort beau discours, que nous n'avons malheureusement pas la place de reproduire, la caractéristique de l'œuvre d'Arany. M. Gyulai, un des amis les plus intimes du défunt, prononça ensuite d'une voix émue les paroles suivantes:

« O immortel défunt! avant de quitter cette demeure, scène de tes luttes, de tes souffrances et de ta gloire, reçois les adieux de la société Kistfaludy qui, la première jadis, couronna ton Luth et au milieu de laquelle tu as fait entendre ton chant du cygne.

« Un grand poète, un excellent cœur, s'est éteint en toi. Ton génie n'était surpassé en grandeur que par ton âme, tu fus le modèle du patriote, du père, de

l'époux, de l'ami. Homme et poète, tout en toi était sublime.

« Tu as réuni dans tes œuvres l'essor de l'imagination, les tendres sentiments du cœur, la force des passions et le culte de l'éternelle morale.

« C'est dans la poésie populaire que tu t'es inspiré; les anciennes traditions te charmaient et tu as pu faire entrer dans les formes les plus simples toutes les richesses d'un esprit formé à l'étude des classiques de toutes les nations.

« Tu fus l'artiste incomparable de la langue magyar, le représentant de son honneur littéraire, le type de notre nation avec toutes ses grandeurs, sans aucune de ses faiblesses.

« Oh! combien nous avons perdu, combien ce cœur renferme... »

A ces mots l'émotion de l'orateur l'empêcha de poursuivre et c'est en sanglotant qu'il laisse tomber l'adieu suprême:

« Que Dieu soit avec toi! (Isten veled, Isten veled!) »

Le char funèbre s'avança; on y plaça la dépouille mortelle de notre grand poète. Deux autres voitures furent remplies de couronnes, et le triste cortège se mit en marche. Plus de cent mille personnes assistaient aux funérailles. M. Ladislas Arany, fils du défunt et M. Coloman Széll, son genre, conduisaient le deuil.

Tous les magasins avaient été fermés et de grands drapeaux noirs flottaient aux fenêtres et aux balcons. En tête du cortège on remarquait MM. les ministres Koloman Tisza, président du conseil, comte Szapáry, ministre de l'instruction publique, comte Szechenyi, ministre de l'agriculture et de l'industrie, Pauler, ministre de la justice, baron G. Kemény, ministre des communications, comte G. Ráday, ministre des Honvéd, Puis, comte Kálnoky, ministre des affaires étrangères, Kállay, ministre des finances communes, Georges Majláth, judex curia, S. E. le cardinal Haynald, Smolka, président du Reichstag autrichien, les bourgmestres Ráth et Gerlóczy, comte M. Lónyay, les généraux Graf, Glyczy, Henneberg, baron Fejérváry, Gelich, les députés comte Albert Apponyi, Maurice Jókai, E. Ivánki, L. Csernatony, G. Csiky, L. Tisza, L. Mocsáry, F. Csárin, F. Podmaniczky, P. Ordódy, C. Pulay, F. Fáy, G. Polonyi, baron B. Liphay, etc.; de l'Académie et de la Société Kistfaludy: L. Tóth, Ch. Szász, P. Gyulai, G. Fraknói, J. Hunfalvy, comte Géza Zichy, Ch. Vadnai, Zsolt Beóthy, A. Szilágyi, F. Römer, M. Balagi, A. Saissy, A. Agai, Ch. Kerkápoli, A. Zichy, etc.

Pour compléter cette liste il faudrait énumérer tout ce qui a un nom à Budapest. Il faisait déjà nuit lorsqu'on est arrivé au cimetière. Le ministre calviniste fit une courte prière, et le cercueil fut descendu dans la tombe. D'innombrables couronnes ont été déposées sur ce tertre qui recouvre ce qu'il y avait de mortel dans un des plus grands génies dont puisse se glorifier notre chère patrie.

INTÉRIEUR

D'après les renseignements qui nous parviennent des provinces occupées, les bruits alarmants qui ont couru au sujet de l'apparition de nouvelles bandes armées, paraissent en partie exagérés, en partie absolument controuvés. La population des anciens districts insurgés se montre également soumise et vaque volontiers à ses occupations. Il est vrai que les restes de l'insurrection, sous forme de petites bandes ad hoc ou nomades vivant de brigandage; mais il n'est pas actuellement question de leur accroissement. Ces bandes se dispersent constamment devant les patrouilles de troupes ou de gendarmerie qui les poursuivent; la plupart du temps elles se dispersent même sans résistance, mais ajoutons qu'elle se reforment avec la même facilité.

En fait de rencontres entre les insurgés et les troupes, on cite celles du 1er, du 3, du 8 et du 20 septembre. La première a eu lieu dans le district de Cajnica, un pandour a été blessé; la seconde dans le district d'Orahova; la troisième dans le district de Trebinje, où un insurgé a été blessé; la quatrième a eu lieu près de Bjelina où cinq insurgés ont été blessés.

Au commencement du mois d'octobre de petites bandes se sont montrées près d'Archangelovo, de Gorazda et de Gackzo, lesquelles, après quelques courtes escarmouches, ont franchi les frontières du Monténégro. L'action de toutes ces bandes se réduit presque exclusivement au vol des bestiaux. L'un des chefs de bandes, Vuksan, a été blessé et fait prisonnier; son lieutenant Gyuro Gallias a été tué en combattant.

Conférence douanière. — Les représentants du ministère des affaires étrangères et ceux des gouvernements autrichien et hongrois se sont réunis à Vienne pour discuter les traités douaniers à conclure avec la France et la Grèce. La monarchie ne pouvait entrer en négociation avec la France qu'après la révision du tarif douanier, attendu que l'Autriche-Hongrie ne se trouve

qu'à présent en mesure d'offrir à la France des dédommagements pour les exigences aux termes desquelles doit se conclure le traité douanier. En ce qui concerne les exigences de l'Autriche-Hongrie, elle désire que la France réduise les titres de son tarif, lesquels empêchent ou rendent difficile notre exportation en France. Il est d'autant plus probable que la France consentira, en principe, à nous faire des concessions à cet égard, que maintenant la monarchie est également en état de pouvoir lui faire des précieuses concessions. Nous ne mentionnons que les titres: « champagne », « vins », « soie », « quincailleries ». Dans ces articles notre production est très modeste, tandis qu'à cet égard l'exportation de la France est très considérable.

On tend également à conclure un traité douanier avec la Grèce, à laquelle la monarchie peut faire des concessions sur le titre: « fruits », surtout pour les raisins secs et les figes.

En vertu de la loi douanière les deux gouvernements sont autorisés à permettre l'importation, à demi prix du tarif douanier, des machines de nouvelle construction ou de celles qui ne peuvent être fabriquées dans le pays. Pour juger si les machines à importer appartiennent à cette catégorie, le gouvernement autrichien a organisé un comité spécial. Le gouvernement hongrois demandera toutes les fois qu'il y aura occasion l'opinion des experts ou celle de l'école polytechnique.

Notre correspondant de Paris nous a signalé tout dernièrement la tendance bien marquée de la Papauté à réagir contre la violence des attaques personnelles auxquelles se livrent les journaux ultramontains sous le masque de la religion. Les lignes suivantes que nous empruntons au *Moniteur de Rome* prouvent combien notre correspondant était dans le vrai.

« Nous nous sommes abstenus jusqu'ici de prendre part à la discussion qui se fait autour de l'affaire de Poitiers. Nous estimions en effet que cette question rentrerait exclusivement dans la compétence des autorités ecclésiastiques. Il est regrettable que le journalisme lui ait donné une publicité retentissante, alors qu'il était du devoir de tout catholique de garder un silence respectueux, au lieu de se laisser dominer par des sympathies et des préférences personnelles.

« Ces polémiques bruyantes, ces discussions acrimonieuses entre journalistes qui n'ont aucune autorité en ces matières, ces partis pris et ces violences qui comblent de joie nos adversaires, nous les regrettons, et nous souhaitons que les passions surexcitées se calment au plus vite.

« Ce spectacle douloureux a duré trop longtemps.

« Le sentiment hiérarchique et la discipline ecclésiastique ont été méconnus entièrement.

« Quand des questions si délicates se posent dans l'Eglise, c'est aux autorités ecclésiastiques à les discuter, et au Saint-Siège à les résoudre.

« La presse n'a qu'une attitude à prendre, celle d'une extrême réserve. »

Comme nous l'avons annoncé dernièrement, le projet de loi sur la procédure pénale, rédigé par M. Csemei, n'introduit pas le jury dans notre justice. Quelques-uns de nos juristes et surtout les avocats réclament le jury. Pour discuter la question, le cercle des avocats de Budapest a désigné un comité qui a tenu séance le 23 du mois courant sous la présidence de l'annuaire sous une voix, la proposition de M. Rodolphe Dell'Adami, déclarant qu'il est impossible d'organiser la procédure pénale dans l'esprit des temps modernes sans le concours du jury. Le comité regarde donc comme nécessaire l'introduction du jury et croit que cette réforme est facilement réalisable.

Les Délégations

La Délégation hongroise s'est réunie pour la première fois le 23 du mois courant à 4 heures de l'après-midi.

Dans cette séance les fonctionnaires ont été élus: président, Louis Tisza; vice-président, S. E. le cardinal Louis Haynald. Secrétaires: MM. Gabriel Baross, comte Béla Cziráky, Alexandre Hegedüs.

Questeur: baron Albert Wodianer.

Commissions du budget: MM. comte Nicolas Bánffy, Olivier Szilágyi, baron Albert Wodianer.

Commission d'examen des procès-verbaux: MM. baron Béla Bánhidy, Jules Beniczky, comte Coloman Eszterházy, comte Etienne Keglevich, Gabriel Latinovics, Louis Vukotinic.

Commission des affaires étrangères: MM. comte Jules Andrássy, comte Théodore Andrassy, Germain Angyelic, patriarce serbe, Guido Bauszner, comte Béla Bánffy, comte A. Csáky, Louis Czeratony, Max Falk, Louis Kármán, comte Etienne Keglevich, Szvetozar Kussevich, Louis Láng, Joseph Miskatovics, comte Emanuel Péchy, Monseigneur Laurent Schlauch, comte Antoine Szechen, Désiré Szilágyi, Virgile Szilágyi, comte François Zichy.

Commission du ministère de la guerre MM. comte Aladár Andrassy, baron Béla Bánhidy, Gabriel Baross, Jules Be-

mezky, baron Louis Dóry, Ferdinand Eber, comte Etienne Erdódy, comte Coloman Eszterházy, cardinal Louis Haynald, Alexandre Hegedüs, Eméric Ivánka, baron Coloman Kemény, Jean Mihajlovics, Jean Missich, V. Nemes, baron Louis Ozsegovich, T. Prileszky, Auguste Pulszky, Geddon Ráday, comte Géza Szapáry, Maurice Wahrman.

Commission de la marine: Paul Andaházy, comte Béla Cziráky, comte Jules Károlyi, Maurice Jókai, comte Guide Karácsonyi, Paul Királyi, Gabriel Latinovics, comte Auguste Zichy, comte F. Louis Zichy, B. Znaics.

Commission des finances: comte Nicolas Bánffy, S. Bohus, Frédéric Harkányi, Paul Möriz, Coloman Radó, Charles Sváb, O. Szilágyi, Louis Vukotinic, baron Albert Wodianer.

Les commissions de la Délégation hongroise commenceront leurs discussions le 30 courant.

Le même jour, le comte Kálnoky donnera à la Délégation des explications au sujet de la politique extérieure et de nos relations avec les puissances.

Le ministère commun vient de présenter à la délégation hongroise son budget pour l'exercice 1883.

Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

FINANCES, AGRICULTURE, INDUSTRIE

Compagnie des chemins de fer de l'Etat autrichien. — Dans la séance que le conseil d'administration de la compagnie des chemins de fer de l'Etat autrichien a tenue, le 22 courant, ont été définitivement décidées les commandes des wagons et des roues nécessaires à la prochaine exploitation de chemins de fer locaux ainsi qu'à la voie du Waagthal. Sur les 1000 wagons commandés, la Staatsbahn se charge d'en fabriquer 515 dans ses propres ateliers; les autres 485 ont été répartis entre les fabriques de Simmering, Hernalis et Schichow; une petite partie des roues a dû être commandée aux ateliers de Bochum et de l'Union en Allemagne, attendu qu'il a été impossible aux ateliers d'ici de s'en charger.

La statistique des télégraphes de l'Etat et des chemins de fer, pour l'année 1881, publiée par le ministère des communications, contient les résultats de l'exploitation des différentes stations, le roulement d'argent mensuel, le genre des dépêches spécialisées pour le service de l'intérieur et de l'étranger, le bilan des recettes et des dépenses, un tableau général sur les années 1867 à 1881 et les dates statistiques ayant trait à l'installation des télégraphes jusqu'en 1880. Nous extrairons de ce tableau les dates suivantes: Depuis 1867 la longueur du réseau télégraphique a augmenté de 6,277.04 kilomètres à 15,289, celle des fils de fer, de 16,598.62 kilomètres à 54,852. Le nombre des offices télégraphiques de l'Etat s'est élevé de 151 à 473, celui des offices des chemins de fer, de 43 à 596. Le nombre des dépêches expédiées, tant à l'intérieur qu'à l'étranger qui était en 1867 de 931,985, s'est élevé en 1881 à 5,343,428.

Les recettes qui étaient au commencement de l. 485,672 se sont élevées en 1881 à l. 1,669,682. Les dépenses se sont élevées dans des proportions beaucoup plus considérables. Elles étaient en 1867 de l. 1,431,854; en 1881, elles avaient atteint la somme énorme de l. 1,903,695.

Commerce maritime de Fiume au mois de septembre. — On a importé: 5964 quintaux métriques de café, 40349 q. m. de tabac, 27777 q. m. de maïs, 333 q. m. d'avoine, 2385 q. m. de légumes, 789 q. m. de riz, 3226 q. m. de farines, 13952 q. m. de fruits, 3674 q. m. de bois, 4775 q. m. cuirs bruts, 4448 q. m. d'huiles d'olives, 1533 d'huiles de coton, 40871 q. m. de vins, 1134 q. m. de denrées diverses, 34,0287 q. m. de charbons, 13073 q. m. de pierres, 480 q. m. de sable, 35728 q. m. de ciments, 1339 q. m. de ferre retractor, 1007 q. m. de cotonnades 1067 q. m. de fourres, 10693 q. m. de jute, 4130 q. m. de toiles, 3048 q. m. de fer, 4433 q. m. de quincaillerie, 2142 q. m. de métaux, 6015 q. m. de sel, 225 q. m. de matières chimiques, 24032 q. m. de chiffon, 1142 planches, 480 lattes, 180 pièces de bois écarries, 1064 tonneaux vides, 2192 mètres cubes de bois à brûler.

Au mois de septembre l'importation s'élevait à 112,215 q. m. 2891 pièces, et 2192 mètres cubes et pendant la période de janvier-septembre à 8,238,952 q. m., 92,395 pièces et 3943 mètres cubes.

Pendant le mois de septembre on a exporté: 3067 q. m. de café, 4242 q. m. de sucre, 29,6578 q. m. de froment, 2241 q. m. de maïs, 67,750 2 q. m. d'orges, 6164 q. m. d'avoines, 1000 q. m. de haricots, 6704 q. m. de riz, 57,2221 q. m. de farines, 3193 q. m. de farine de maïs, 20042 q. m. de son, 4459 q. m. de colza, 147 q. m. de graines, 3799 q. m. de pommes de terres, 3002 q. m. de vins, 2587 q. m. d'alcools, 12635 q. m. d'eaux minérales, 11557 q. m. de charbons de bois, 18576 q. m. de marchandises en bois, 2032 q. m. de minéraux, 151 q. m. de pétrole, 2129 q. m. de marchandises en coton, 1618 q. m. de chanvres, 14527 q. m. de papiers, 339 q. m. de toiles, 1603 de fers ouvrés, 2418 q. m. de quincaillerie, 1,946,245 de douves, 10,164 planches, 14,255 lattes, 38,4477 plateaux, 3,98362 lames de parquets, 9698 solives, 1339 pièces de bois écarries, 910 planches fortes, 301 perches, 3114 cerceaux, 8658 tonneaux, 19534 mètres cubes de bois de hêtres.

Le total de l'exportation du mois de septembre s'élevait à 172,9824 q. m., 2,869,012 pièces, et 55656 m. c. Pendant la période du mois de janvier jusqu'au mois de septembre l'exportation s'élevait à 787,0438 q. m. 25,414,150 pièces, 74,9825 mètres cubiques.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DE HONGRIE

LA BELLE JUIVE

(Suite.)

Cette loi, écrite dans toutes les annales du monde, éclate surtout dans ces agitations périodiques qui déterminent les grandeurs ou les décadences et qui sont comme les grandes marées de l'océan humain.

Les Saducéens qui excluaient le droit de l'organisme social ou qui l'identifiaient avec la richesse et la force, trouvaient tout bien quand tout était bien pour eux, et il leur était indifférent d'être romains ou juifs, pourvu que ce qu'ils considéraient comme la condition du bonheur et de la vertu leur fut considéré. Ils formaient le fond du parti conservateur et furent les premiers à s'accommoder de la domination romaine.

Les Pharisiens, plus rapprochés du peuple, et plus ambitieux, se désintéressaient moins de ses passions, de ses souffrances et des vicissitudes de la vie collective. Deux tendances, l'une égoïste, l'autre nationale, se disputèrent longtemps la direction de leur politique: luttant d'ambition et d'influence avec le parti sacerdotal et les représentants des classes riches, il leur fallait compter avec le sentiment de l'indépendance et ils donnèrent plus d'une fois des chefs à la résistance. Mais le principe conservateur finit toujours par l'emporter, comme cela arrive inévitablement dans les partis où la lettre a pris place de l'esprit et ne se sert de lui que pour des fins étroites, comme d'un instrument d'ambition ou de gloire; ainsi, dans la dernière guerre

contre Rome, quand ils virent qu'une lutte à outrance était engagée entre l'esprit de domination et l'esprit de servitude, entre la force et le droit, ils se retirèrent et se rangèrent du côté de la force; un combat singulier au premier sang n'avait pas effrayé leur héroïsme; mais se sentant impuissants à aller au-delà, ils abandonnèrent les champs aux Zéloteurs.

Cette double tendance se personnifie dans l'historien Josèphe, qui, après avoir lutté, non sans gloire, contre Vespasien, finit par se faire l'instrument de Rome. Quand il crut avoir assez fait pour l'opinion, il saisit la première occasion de changer de rôle et poussa même plus tard la transformation jusqu'à devenir non pas seulement l'ennemi, mais le colporteur du parti qui persévéra dans la résistance.

Josèphe et ses amis en veulent beaucoup aux Zéloteurs: c'est à eux qu'ils attribuaient la ruine de Jérusalem. Cela se comprend: les Zéloteurs avaient pris leur rôle au sérieux. Ils ne jouaient pas une tragédie pour la parade, pour la montre, ils ne pensaient pas qu'elle dut être sans dévouement. Le programme de la lutte pour Dieu et la liberté, pour le triomphe d'une cause sainte, du droit de chacun et de tous, leur paraissait être un ordre d'en haut et ils poussaient le programme jusqu'au bout, comme fait le prêtre du sacrifice commencé, écrasant du poids de leur égoïsme l'insuffisance de leurs précurseurs.

Cemment ceux-ci le leur auraient-ils pardonné? Il n'est pas de mot qui revienne plus souvent que le mot de brigands sous la plume de Flavius Josèphe. Tous les chefs des soulèvements contre les Romains sont marqués de cette qualification: Josèphe oublie qu'il l'a méritée un jour et que c'est là le plus beau fleuron de sa couronne.

Depuis Judas et Zadoe, les premiers Zéloteurs, jusqu'à Simon de Gioras et Jean de Giscala, tous sont des

brigands: des brigands qui commandaient des armées de dix mille, de vingt mille, de cent mille hommes, auraient passé pour des guerriers, des héros, de grands capitaines, s'ils avaient vaincu; ils ont été vaincus: il n'y a plus qu'à les précipiter au delà des ténébreuses extérieures.

Les partis ne jugent pas les intentions, mais les résultats. L'héroïsme n'est rien, si ce n'est peut-être un acte de folie, à moins qu'il ne soit couronné de succès. Des milliers d'hommes se font tuer pour une cause: ce sont des niais ou des brigands. Si la conscience, comme la langue, murmure de cette corruption monstrueuse des mots et des idées, tant pis pour la langue et pour la conscience. Il faut que le genre humain prenne son parti des sophismes de la force et des violences qu'il lui plaît d'infliger au sens commun.

Mais il est temps de finir cette digression, qui peut-être cependant ne paraîtra pas complètement inutile, et de rejoindre l'émissaire de Rébecca, qui était conduit par un des gardes de la porte chez Simon fils de Gioras.

Ce jour-là même une révolution allait s'accomplir au sein du parti de la résistance. Si Ben-Adir avait été au courant de la situation, il aurait deviné à l'aspect seul des rues qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Pour se rendre de la porte des Troupeaux dans la partie de la ville basse que Simon occupait, il avait à traverser un espace vide assez considérable, placé entre les troupes de Simon et celles de Jean, et une foule de petites rues tortueuses qui formaient mille replis à partir de l'enceinte extérieure du Temple. Bien qu'on fût encore aux premières heures du jour, des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants s'étaient formés dans les rues et sur les places: une grande agitation régnait partout.

Les fêtes de Pâques avaient appelé à Jérusalem une

foule immense, et la population de la ville s'était plus que triplée. On n'avait pu loger tout ce monde dans les habitations; des milliers de tentes de toile ou de peaux de brebis noires se dressaient de tous côtés.

La plupart de ces tentes étaient en ce moment désertes. On s'était cherché, on s'était réuni pour s'entretenir du sujet qui préoccupait tous les esprits. Il n'est pas dans la nature des Orientaux de manifester par des cris, par des gestes animés, par la pantomime pittoresque et bruyante des Latins et des Hellènes, les sentiments qui les agitent. Un silence farouche régnait dans les groupes: c'est à peine si l'on entendait le murmure des paroles prononcées à voix basse. De temps en temps seulement des exclamations s'échappaient, rares et sinistres comme les cris intermittents de l'orfraie dans la nuit. C'était presque toujours quelque prophète qui traduisait d'un mot, d'une phrase dogmatique ou d'une strophe enflammée, les passions de la multitude.

Le cicerone de Ben-Adir était souvent arrêté en passant devant les groupes. On le questionnait; il répondait. Quelquefois il interrogeait lui-même pour s'informer d'une voix vive et d'un mot rapide des bruits qui circulaient. Le messager de Rébecca, persuadé que rien de ce qui se passait à Jérusalem n'était indifférent pour sa maîtresse, recueillait tout ce qu'il entendait et tout ce qu'il voyait, avec une attention avide. Il apprit ainsi que les défenseurs de la ville étaient loin de s'entendre, qu'il s'était déjà formé trois partis, dont l'un était conduit par Simon, fils de Gioras, l'autre par Jean de Giscala et le troisième par Eléazar, fils de Simon; que celui-ci occupait la partie intérieure du Temple, Jean la partie extérieure, et que Simon était maître de la ville haute et d'une grande partie de la ville basse. (1)

(1) Josèphe.

(A suivre.)

*Le rapport statistique et économique de la chambre de commerce de Fiume pour 1881, rédigé d'après le modèle prescrit par le ministre du commerce hongrois, contient une partie générale esquissant la situation économique, puis une partie spéciale traitant du commerce des produits forestiers, agricoles, animaux, des minéraux et des denrées coloniales. Les détails se rapportant au mouvement commercial sur terre et sur mer, à l'industrie, au numéraire, aux communications, à la navigation et à la construction de vaisseaux, s'y trouvent également enregistrés. Le jaugeage des vaisseaux qui marchent annuellement depuis 1872 (variant entre 5154 et 5463) a été de 325,116, 352,635, 365,189, 336,453, 317,442, 330,538, 427,513, 651,300, 681,930, 804,407 (en 1881). — Comme industrie nouvellement établie, le rapport cite la fabrication de décoration de l'amidon de riz, ainsi qu'un établissement pour la fabrication de meubles en bois courbé (Chevalier frères, de Lyon). La valeur de l'importation annuelle à Fiume se monte à 34,162,756 fl. (dont 21,983,545 sur mer), celle de l'exportation, à 48,185,024 fl. (dont 25,861,214 sur terre).*

L'importation par mer l'Angleterre vient la première avec une somme de 3,920,709 fl., à l'exportation par mer l'Angleterre est représentée par 8,309,662 fl., la France par 6,034,184 florins.

Le rapport est écrit en langue italienne, il est signé par le président de la Chambre de commerce, M. le chevalier Cosulich et par le secrétaire A. F. Smoigina; il est en outre dédié au ministre du commerce hongrois.

**EXTÉRIEUR**

France.

Paris, le 23 octobre.

Le dernier conseil des ministres s'est d'abord occupé de la date à laquelle devra être fixée l'ouverture de la session extraordinaire du Parlement.

La date du jeudi 9 novembre, sur laquelle les membres du cabinet s'étaient mis d'accord, et qui avait été soumise la veille aux présidents du Sénat et de la Chambre dans l'entrevue qu'ils ont eue avec le président de la République, a été définitivement adoptée.

Le décret de convocation paraîtra incessamment au Journal officiel.

Le ministre de l'intérieur a ensuite communiqué les dernières dépêches reçues de Montceau-les-Mines, de Charolles, d'Autun et de Chalon.

Il en résulte que de nouvelles arrestations ont eu lieu hier matin, non seulement à Montceau-les-Mines, mais encore à St-Etienne et à Paris. En outre des perquisitions ont été faites chez quelques personnes compromises.

Je ne vous entretiendrai pas du procès en lui-même; on se perd un peu jusqu'ici dans cette quantité d'interrogatoires dont le résumé remplit chaque jour la troisième page de nos grands journaux. Il faut attendre le réquisitoire du ministère public et les plaidoiries des divers avocats pour se faire une idée un peu moins vague des mobiles réels qui ont pu pousser ces individus à commettre de si coupables excès. Mais, cependant on peut considérer dès à présent comme sans base l'opinion de ceux qui veulent voir dans les opinions religieuses de M. Chagot, le directeur des mines de Montceau, dans ses pratiques à l'égard des ouvriers en tout ce qui concerne la religion, les causes du mouvement. La maladresse bien intentionnée de M. Chagot a pu mettre le feu aux poudres, mais depuis longtemps la mine était creusée et chargée, reste à savoir par qui et si des mains étrangères, de l'argent étranger ne sont pas venus nous créer ce petit embarras intérieur.

Les socialistes, nihilistes, fénians, antisémistes, brigands de toute espèce, partout faisaient des leçons, tandis que sur le sol de la république française tout était calme. C'était d'un mauvais exemple achevé que bien des gens avaient intérêt à ne plus voir.

Le gouvernement français a pris les mesures les plus rigoureuses pour mettre fin à ces désordres; dans un pays où le suffrage universel, le droit de réunion, la liberté de la presse permettent à tout citoyen de faire valoir ses idées d'une manière aussi correcte que pacifique. On doit réprimer avec la dernière rigueur toutes les tentatives de désordres, et c'est ce qu'on fera.

M. Stanley a été vraiment bien inspiré en se moquant de son émule M. Savorgan de Brazza. Il lui a valu plus de patisiers et d'amis qu'on ne peut dire. Il est vraiment assez drôle, ce colérique Américain qui va s'imaginant que parce qu'il a découvert Livingstone, le *Continental noir* lui appartient! Voilà-t-il pas qu'un pauvre petit officier français se permet de pénétrer, lui aussi, au centre du labyrinthe et de laisser des jalons sur sa route. Voilà déjà de l'outrecuidance; mais, ce qui passe toutes les bornes, ce qui a le don d'exasperer notre reporter américain, c'est de penser que M. Brazza a fait avec 100,000 francs ce que lui n'a pas pu faire avec cinq ou six millions. Aussi, comme il le traite de *ra-nu-pied*, lui, le rouillard des deux mondes.

Elle est vraiment curieuse la manière de procéder de ces deux explorateurs.

Stanley ne marche qu'à côté d'une mitrailleuse, revolver au poing, il massacre tout ce qu'il rencontre pour inspirer une crainte salutaire et montrer la civilisation européenne à la leur des incendies qu'il allume. Là où il passe, il n'est pas besoin de laisser des points de repaires, les coups que porte sa main font de trop profondes entailles.

Savorgan de Brazza arrive après Stanley; les indigènes voyant un blanc s'attendent de nouveau à être massacrés, et, tout surpris de trouver un homme qui parle un autre langage que celui de la poudre, ils se rassurent, l'entourent, l'aident au lieu de le fuir, et lui permettent d'obtenir avec des moyens très insuffisants des résultats que M. Stanley n'a pu atteindre avec tous ses millions.

De quel côté trouve-t-on l'habileté? de quel côté le véritable pionnier de la civilisation? inutile de le demander.

Quant à la légèreté avec laquelle M. Stanley traite le drapeau de la France, cela nous fait hausser les épaules, rien de plus; car, c'est tout simplement manque de savoir vivre de la part de ce reporter-tribustier en habit noir.

**Serbie.** — Les dépêches nous apportent la nouvelle de l'attentat commis à Belgrade sur la personne du roi Milan.

On sait qu'après une absence de plusieurs mois, le roi Milan venait enfin d'effectuer son retour dans sa capitale. Après avoir été reçu à la gare, en présence d'une grande foule, par la reine, accompagnée du prince héritier, le corps diplomatique, les autorités civiles et militaires, le roi s'est aussitôt rendu avec sa suite dans l'église métropolitaine. Immédiatement avant son entrée dans l'église, la veuve du colonel Jefrem Markovics qui, à l'occasion de l'affaire Topolje avait été condamné à mort par un conseil de guerre et exécuté, a tiré un coup de revolver sur Sa Majesté. Le coup a

heureusement manqué sa victime. Le roi Milan a donc pu assister, sans une trop grande émotion jusqu'à la fin de la cérémonie où le suffragant du métropolitain, Mgr Mojsics a donné la bénédiction.

La reine Natalie s'est évanouie d'effroi et a dû être transportée au palais, où le roi a bientôt été la rejoindre.

Comme il est facile de le voir, cet attentat n'a point été inspiré par une pensée politique. C'est une épouse désespérée par l'irréparable perte de l'homme qu'elle aimait, qui s'est laissée aller à cette terrible extrémité. Elle a voulu venger la mort de son mari et, aveuglée par son affolement, elle a frappé. Voilà tout. Et, selon nous, ce serait errer que de chercher autre chose dans ce qui vient de se passer à Belgrade.

Ainsi, les journaux russes qui depuis des mois prophétisent journellement contre le roi Milan toute une série d'attentats politiques greffés sur une bonne petite révolution, ayant pour tâche de déposer le roi de Serbie et de mettre le pays à la merci de quelques régiments de cosaques, n'ont aucun motif de croire leurs espérances réalisées.

A l'empressement extraordinaire qu'ont mis, à la nouvelle de cet attentat, les populations serbes à se grouper autour de leur jeune roi, on peut même ajouter que ces pieuses espérances des journaux russes ne sont rien moins que fondées.

**Monténégro.** — Le gouvernement a décidé de faire construire sans délai des routes stratégiques de Virbazar à Rjekat et d'Antivari à Dulcigno, ainsi qu'un port à Antivari. La Russie lui a fait présent dans ce but de 400,000 roubles.

**VARIÉTÉS**

**L'AVENIR DE LA TURQUIE**

(Suite et fin.)

Ce que coûtent en argent à la Turquie ces folles rodomontades, je viens de le dire; ce qu'elles lui coûtent en hommes est plus considérable encore. On peut dire sans exagération que la population turque fond littéralement dans l'empire ottoman et que, si elle est condamnée désormais à recruter l'armée permanente de l'Islam, elle disparaîtra assez vite d'une manière presque complète. A part les Syriens et quelques populations des côtes, tous les Arabes échappent à la loi militaire, qui ne saurait les atteindre dans leur vie nomade et aventureuse. Le poids du service retombe donc sur les Turcs seuls; or, comme il reste bien peu de provinces européennes à la Turquie, ce sont les Turcs d'Anatolie qui payent déjà, et qui devront payer bien plus encore à l'avenir, de leur sang et de leur vie pour l'union islamique universelle. On se rend difficilement compte du grand nombre de ceux qui ont péri dans la dernière guerre. Si l'on se borne à calculer les morts tombés sur les champs de bataille, on ne connaît qu'une bien minime partie de la vérité. Presque tous les soldats partis pour combattre la Russie ont succombé ou par le feu durant la campagne, ou par la misère à leur retour. Une famine effroyable a sévi en Anatolie. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui cette admirable et trop malheureuse contrée sont frappés partout du même phénomène. Depuis dix ans, dans chaque village, la population turque a diminué de plus de moitié, tandis que les chrétiens, qui échappaient au service militaire, ont augmenté dans des proportions considérables. Les pauvres Turcs, arrachés à leurs travaux, à leurs champs, à leur industrie, pour aller soutenir une lutte impossible, puis renvoyés dans leur pays sans pain, sans ressources, dépouillés même de tout ce qu'ils pouvaient avoir de fortune personnelle, obligés de vendre leurs terres et leurs instruments aratoires aux chrétiens afin d'échapper aux premières atteintes de la misère, ont disparu par milliers. Une cruelle fatalité est venue ajouter des catastrophes naturelles aux catastrophes de la guerre. La richesse de l'Anatolie consistait surtout dans la culture de la garance, puis dans celle de l'opium, ainsi que dans la vente des poils de chèvre dont on fait les belles étoffes et les magnifiques tapis d'Orient. La découverte des principes de la garance dans l'alizarine a rendu la garance elle-même inutile; la production de l'opium a baissé de près du tiers, et celle des poils de chèvre de plus de moitié. Une série de mauvaises récoltes a achevé la ruine de l'Anatolie. Le terrible fléau des sauterelles s'est abattu sur elle avec plus de violence que jamais. Pour conjurer cette crise affreuse il aurait fallu que les habitants pussent transformer rapidement leurs cultures, substituer le blé à la garance, produire de nouvelles denrées, de nouveaux objets d'échange. Mais était-ce possible dans une région absolument dépourvue de moyens de transport? Un rapport officiel que j'ai eu occasion de citer longuement plus loin s'exprime ainsi sur l'état des routes en Anatolie:

« Le plateau de l'Asie-Mineure, élevé de 1000 à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer, est en général séparé du rivage par une double chaîne de montagnes formant deux gradins à bords élevés. Les cours d'eau qui descendent du haut du plateau traversent ces deux gradins par des coupures sinueuses à flancs escarpés désignés sous le nom de *boghaz* (gorges). Ces boghaz ne peuvent devenir praticables que moyennant des travaux exceptionnels tels que déblais à la poudre, murs de soutènement, tunnels et ports importants. Les chemins actuels évitent ces passages difficiles pour franchir les chaînes de montagnes en se développant avec de fortes pentes dans les ravins secondaires ou à flanc de coteau. La plupart de ces chemins ne sont que des sentiers impraticables aux voitures. Les transports se font donc à dos de mulet ou autres bêtes de somme. Or, un bon muletou, un bon cheval ne peut porter que 120 à 150 kilogrammes. Il en résulte qu'au delà de quinze à dix-huit heures de la mer les prix de transport égalent la valeur de la plupart des marchandises à transporter, telles que les céréales, fruits, bois de construction, que l'on doit restreindre à la consommation du pays. » Encore, si la consommation du pays était, en effet, assurée! Mais une contrée arriérée comme l'Anatolie, une contrée dont les populations sont ignorantes et grossières, aurait eu besoin, pour changer en quelques mois son système de cultures, d'être visitée par de nombreux étrangers qui lui auraient donné des conseils utiles et qui lui auraient apporté les grains nécessaires aux semences nouvelles. Or, grâce au manque de voies de communication, rien de pareil n'a eu lieu. La source de sa fortune ayant disparu avec la garance, l'Anatolie n'a ni pu ni se créer une autre à la place, et par le fait de cette déplorable incurie elle est plongée aujourd'hui dans une épouvantable misère.

Si je parle de l'état de l'Anatolie, c'est que cette province est celle sur laquelle la Turquie devrait concentrer toutes ses espérances. Le tronçon de territoire

qu'elle possède encore en Europe ne saurait se soutenir par lui-même; malgré la mollesse de la race arménienne la passion d'indépendance qui travaille l'Arménie produira tôt ou tard des résultats pratiques; quant aux côtes arabes, à la Syrie, à la vallée de l'Euphrate et du Tigre, j'ai longuement exposé l'agitation révolutionnaire qui s'y manifeste depuis quelques années par des révoltes éclatantes. Au milieu de cette dislocation morale de son empire, prélude d'une dislocation matérielle, son empire, il reste au sultan un pays parfaitement fertile, un pays qui lui est absolument dévoué, un pays où les populations chrétiennes ne réclament rien, où les populations musulmanes ne demandent qu'à périr pour le salut de l'Islam. Par une heureuse fortune ce pays est peut-être le plus fertile de l'Asie Mineure. Ses richesses naturelles sont inépuisables. Il possède des campagnes qui ont nourri dans l'antiquité des nations innombrables. Ses rades et ses ports sont les plus beaux de la Méditerranée. Son climat est égal à celui des plus grands royaumes. Il y a là les éléments d'une telle prospérité, que, si on savait bien les employer, rien qu'en les mettant en œuvre on rendrait à l'empire ottoman une puissance matérielle et une énergie vitale qui lui assureraient encore des siècles d'existence. Pour obtenir ces magnifiques résultats, que faudrait-il? Quelques travaux publics que les capitalistes du monde entier s'empresseraient de venir exécuter et quelques années de paix qui permettraient à la race turque de réparer les pertes qu'elle a subies. Mais non! la malheureuse Anatolie doit servir uniquement de réservoir d'hommes à l'armée de l'union islamique. Peu importe que son agriculture manque de bras, que ses produits soient privés de débouchés! On lui refuse des routes, des chemins de fer, des canaux, de peur que la conquête chrétienne ne passe un jour où aurait passé d'abord la fortune; on lui enlève ses enfants pour les envoyer disputer quelques mètres de sables du Sahara à la France, quelques lambeaux de frontière au Monténégro et à la Grèce; enfin, sous prétexte d'empêcher le christianisme de remporter au loin des victoires sur l'islamisme, on la livre peu à peu aux chrétiens qui y pullulent sans bruit, tandis que les Turcs, toujours sous les armes, la quittent hélas! avec bien peu d'espoir d'y revenir.

Voilà les conséquences de ce que j'appellerai la politique du califat, la politique religieuse, opposée à la politique turque, à la politique pratique et réaliste qui, renouçant aux visées universelles, trouverait encore sans trop de peine le moyen de relever l'empire ottoman et d'en faire une grande nation. Le premier article du programme de cette seconde politique devrait être la mise en œuvre et en rapport des immenses ressources matérielles de la Turquie. Ce pays, si profondément ruiné, qui ne parvient à soutenir en ce moment une armée de quelques centaines de mille hommes qu'en négligeant tous les autres services publics et qu'en condamnant sa population à une misère atroce, possède des trésors naturels suffisants pour satisfaire aux besoins des plus vastes empires. Mais ces trésors ne peuvent sortir de la terre où ils sont enfouis qu'à l'aide de grands travaux publics, et les grands travaux publics ne peuvent être entrepris qu'au moyen de capitaux européens. C'est ce que comprennent tous les Turcs éclairés. Interrogez l'un d'entre eux, au hasard; vous serez sûr de la réponse. Il n'y a pas un ministre ancien ou nouveau, pourvu qu'il ait tant soit peu d'intelligence, qui ne vous déclare que la Turquie est perdue si elle continue à laisser ses populations sans travail faute d'industrie, et par conséquent sans pain; si elle s'obstine à se priver elle-même des revenus qu'un grand développement industriel, commercial et agricole lui procurerait rapidement. Il n'y a pas un non plus qui n'ajoute que, pour amener ce grand développement, il est indispensable de recourir à l'Europe.

GABRIEL CHARMES.

**FAITS DIVERS**

Depuis l'arrivée de la reine, les chasses ont repris avec une ardeur nouvelle dans les bois et les taillis de Palota et de Góddüll. Góddüll est le séjour favori de la reine Elisabeth. Le château, entouré d'un immense parc où croissent des arbres gigantesques est très simple en apparence; mais il réunit tout le confort possible. De grandes salles somptueusement meublées, des serres toujours pleines de fleurs et d'arbustes rares, des écuries modèles où piaffent de superbes chevaux à la crinière soyeuse, aux naseaux de feu. Aussitôt l'arrivée de la royale châteline la petite ville de Góddüll prend un aspect des plus animés. Toute la noblesse de Budapest et des environs afflue au château et forme un magnifique cortège à l'intérieur chasseresse. On chasse le renard, le cerf, le chevreuil. Le jour dit, tous les piqueurs sont sur pieds. La meute aboie, les magnifiques lévriers bondissent dans leurs entraves. L'élite de la noblesse hongroise, les comtes Jules Károlyi, Eszterházy, Bathányi, Almásy, Festetics, Pista Károlyi, Gsekonics et bien d'autres encore, arrivent au rendez-vous royal.

Fort peu de dames assistent aux chasses car il faut être une amazone intrépide pour suivre la Majesté à travers les fourrés inextricables.

Lorsque tout le monde est assemblé, la reine arrive suivie de plusieurs gentilshommes. Son costume est généralement très simple, une amazone de couleur foncée fait ressortir sa taille svelte et élancée, elle est coiffée d'un chapeau haut entouré d'un voile, sa physionomie est animée et son teint ne semble nullement souffrir des intempéries de l'air.

Aussitôt l'arrivée de la reine, le premier piqueur laisse la meute en liberté et les chasseurs bondissent sur ses traces. Le renard ne recourt à toutes les ruses, il va, vient, traverse en tous sens la grande plaine de Rákös et enfin fatigué, harassé, il finit par tomber sous les coups des chasseurs.

Il y a eu ces jours passés au Casino une exposition de bois de cerfs. Les plus grands chasseurs devant le seigneur, ont exposé les trophées arrachés à leurs ennemis. S. M. François Joseph est allé admirer l'exposition et a félicité l'arrangeur, le comte Paul Széchényi.

Le premier prix a été remporté par le comte Rudolf Zichly. Le second par le baron Schoisnigg qui avait exposé les cornes d'un magnifique bétail; le 3<sup>e</sup> par le comte Erdödy; les comtes Géza Andrassy et Géza Széchényi ont eu des médailles.

Il est des natures de diamant qui en ont l'éclat sans chaleur et l'invincible dureté; rien ne mord sur elles; aucun feu ne peut les fondre, nul acide ne peut les dissoudre, elles résistent à tous les frotements et déchirent de leurs angles à brusques arêtes les âmes faibles et tendres qu'elles rencontrent sur leur chemin. Le monde les accuse de barbarie et de cruauté; elles ne font qu'obéir à une loi fatale qui veut que de deux corps mis en contact le plus dur use et rongé l'autre. Pourquoi le diamant coupe-t-il le verre et le coupe-t-il le diamant? Voilà toute la question. Ira-t-on accuser le diamant d'insensibilité?

Mais qu'il se rencontre une âme de force et de résistance pareilles, vous voyez soudain les angles s'abattre, les facettes se former, un chiffre se graver d'une manière ineffaçable. Le diamant ne peut se tailler qu'avec le diamant.

Les débuts d'un chansonnier célèbre: Le jeune poète venait d'arriver à Paris, et la grandville, au lieu de la gloire qu'il en espérait, ne lui offrait que déboires et déceptions. Un jour, à bout de ressources, le jeune homme se risque, à tout hasard, à frapper à la porte de Victor Hugo. On ouvre. Une bonne lui répond d'un ton un peu bourru que « monsieur » était sorti depuis la veille. Mais le jeune postulant paye d'audace et, sortant une carte de son carnet: — Faites passer à M. Hugo, dit-il à la bonne ahurie. Voici ce qu'il avait écrit sur sa carte de visite:

A VICTOR HUGO

Si tu voyais une anémone,  
Langouissante et près de périr,  
Te demander comme une anémone  
Une goutte d'eau pour fleurir.

Si tu voyais une hirondelle  
Un jour d'hiver te supplier,  
A ta vitre battre de l'aile,  
Demander place à ton foyer;

L'hirondelle aurait sa retraite,  
L'anémone sa goutte d'eau,  
Pour toi que ne suis-je, ô poète,  
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau?

A peine Victor Hugo eut-il lu cette carte: — Où est-il, dit-il, celui qui vous l'a remise? Courez après lui, et ramenez-le.

Le jeune auteur, introduit auprès du maître, allait se confondre en remerciements, lorsque celui-ci lui dit avec son bienveillant sourire: — Vous êtes des nôtres et vous pouvez me regarder comme un frère aîné.

Une semaine après, Hugo écrivait à son protégé pour lui annoncer qu'il lui avait trouvé un emploi de rédacteur surveillant, chargé de revoir les épreuves au Dictionnaire de l'Académie française.

Le mot de l'énigme: Le chansonnier s'appelait Pierre Dupont.

**THÉÂTRES ET CONCERTS**

THÉÂTRE NATIONAL. — *La famille de Stomfay*, comédie en trois actes de M. Grégoire Csiky. — Les débuts de M. Bignio dans la *Traviata*.

Le théâtre national nous a donné, vendredi, une première de notre grand dramaturge Grégoire Csiky. La pièce a pour titre *La famille de Stomfay*.

Akos de Stomfay est un riche propriétaire fort épris de son rang et de ses richesses. Jadis, il y a de cela quelque vingt ans, il s'était laissé entraîner par son cœur et avait épousé une belle jeunesse de seize ans, la fille de son garde forestier. Malheureusement, ce bon mouvement fut étouffé par l'orgueil et au bout de quelques mois, il renvoya la pauvre femme qui mit au monde une fille sans que Stomfay s'inquiât de la mère, ni de l'enfant.

Dix-huit ans se sont écoulés. Akos est atteint d'une maladie mortelle, et sa sœur une charmante baronne, veuve depuis longtemps, veut amener une réconciliation entre les époux. Elle parle d'abord de sa fille Margit, lui montre sa photographie et enfin la conduit devant son père. Touché à la vue de cette fraîche beauté Stomfay consent à reprendre Margit et sa mère. Mais les intrigues de la famille recommencent de plus belle. Un parent d'Akos voudrait épouser la jeune fille à condition que la mère disparût. La pauvre femme croyant par son absence assurer le bonheur de son enfant prend le premier prétexte venu pour s'éloigner. Mais la veuve revient, elle devine le dévouement de M<sup>me</sup> Stomfay, elle en fait part à Margit, qui désolée rappelle sa mère, abandonne celui qui voulait l'épouser et accepte l'amour d'un digne jeune homme qui ne rougit pas de sa mère.

La pièce de M. Csiky est faible, pas un caractère trempé. On trouve bien par-ci par-là quelque passage touchant, quelque scène comique; mais la caractéristique est complètement manquée. Akos Stomfay est un homme faible, qui tourne à tous les vents, sa femme, une excellente personne, très résignée et qui souffre en silence, sa fille, un gentil étourneau, plein de naïveté enfantine. La veuve est bonne et sympathique, quant aux autres ce sont des caricatures rien de plus.

Telle est la famille Stomfay. Elle a été quand même très bien accueillie du public qui n'a pas oublié *Les prolétaires* et *Makanyi* et qui est reconnaissant à M. Csiky des hommes et belles pièces qu'il lui a données.

Samedi passé, le 21, M. Bignio a été bien accueilli dans le rôle de Georges Germont de la *Traviata*. Sa voix sonore et vibrante a été fort applaudie; nous regrettons seulement que M. Bignio ait pris un peu la méthode allemande qui franchement ne vaut pas les méthodes française et italienne.

Si la direction du Théâtre national fait tout au monde pour nous distraire, il n'en est pas ainsi du Théâtre populaire. Corblen! quels singuliers acteurs, quels costumes ridicules, quels décors surannés! Un des jours de la semaine passée, ne sachant que faire de notre soirée, nous eûmes la malheureuse inspiration d'entrer. On jouait *Le jour et la nuit* de Lecocq. Charmante opérette, un peu scabreuse; mais certaines grivoiseries dites avec finesse ne nous déplaissent point. Nous étions donc la fort bien installé dans un excellent fauteuil et parfaitement disposé à nous satisfaire de peu. Mais hélas! On commence par nous exhiber un tenon antédiluvien vêtu du costume le plus grotesque et le moins portugais que l'on puisse imaginer; puis arrive don Brazero, un baryton impossible qui malgré une gestualité désespérante ne peut faire sortir un son de son gosier rebelle. Notre voisin de gauche nous disait: ce gaillard-là ressemble à un téléphone, sa voix parcourt pas mal de toiles d'araignées. On lui prend des airs de Rodomont, ou se pâme de tendresse le résultat est le même en fait d'harmonie. Pas le moindre Rippippi n'arrive jusqu'à nos oreilles. Cependant à un moment donné don Brazero fait un effort suprême, il roule de gros yeux ronds, ouvre la bouche et... se met à crier d'une manière désespérée comme si le feu était aux frises. Aussitôt un essaim d'élegants cavaliers en maillots de coton blanc fait son apparition sur la scène gambadant, sautillant à qui mieux mieux. Les costumes sont ridicules au suprême degré, celui du muletier au dernier acte est une caricature absurde grotesque et il n'est vraiment pas permis de se moquer du public avec une telle désinvolture.

M<sup>lle</sup> Hegyi est une actrice consciencieuse. Kassay charge peut-être un peu; mais il est bien dans son rôle. Quant à M<sup>me</sup> Pálmay elle est fort gentille sans doute cependant nous trouvons sa voix beaucoup moins corsée que le reste.

GOEUR-SEC.

**Une demoiselle autrichienne.** bonne gouvernante, institutrice habile, pouvant offrir les meilleures références et étant modeste dans ses conditions, désirant vivement trouver une place à Paris ou dans une autre grande ville française. On est prié d'écrire à *Anna Jannach*, Schwindgasse 2, Vienne.

**Madame de Bosredon,** institutrice diplômée, ayant les meilleures références, s'occupe du placement des professeurs, des institutrices, des dames de compagnie et des gouvernantes, 16, rue de Chaillot, Champs-Élysées, (Paris).

MAGYAR  
TUOMÁNYOS  
AKADEMIA  
KÖNYVTÁRA

REVUE FINANCIÈRE

Budapest, 25 octobre.

La situation du marché est toujours gênée, mais il n'y a pas à craindre des complications sérieuses. La Banque anglaise s'est mise à couvrir par l'élevation de l'escompte. La Banque de France ayant toujours 980 millions d'encaisse or, on ne peut guère prévoir le cas où elle serait obligée de prendre des mesures défensives. L'élevation du taux d'escompte et d'intérêt de la Banque austro-hongroise occasionnera une diminution dans les demandes qu'on pourrait lui adresser, de sorte qu'elle sera à même de satisfaire sans difficulté au besoin réduit. Il se peut que le manque d'argent s'accroisse encore et il est sûr qu'il durera jusqu'au mois de janvier, mais il y a lieu de croire que tout s'arrangera ensuite sans conséquences désagréables.

Pour le moment, c'est la contre-mine qui tâche de profiter de la situation; mais malgré tous ses efforts, elle ne peut produire une différence considérable dans les cours. Il est vrai que la pénurie des affaires empêche aussi la tendance contraire de se faire jour, on pourrait même dire qu'une telle tendance n'existe pas. Et après tout, il faudra attendre encore longtemps qu'un revirement vienne changer la situation, actuellement peu favorable de la Bourse.

On mande de Berlin que la Roumanie vient de faire un nouvel emprunt de chemins de fer.

La Banque d'escompte de Berlin et la maison M. A. Rothschild et fils y ont souscrit pour 50 millions de francs.

La maison Bleichröder, la Banque de Paris et des Pays-Bas et la Banque de Roumanie se sont engagées pour le reste.

BOURSE DE BUDAPEST DU 24 OCTOBRE

Table of stock market values (VALEURS) and exchange rates (CHANGES) for various commodities and currencies.

MARCHÉ DE BUDAPEST

Table of grain market prices (CÉRÉALES) for various types of wheat and other grains.

GRAINES OLÉAGINEUSES

Table of oilseed prices (Colza, Lin, Huile de colza, Tourteau de colza).

LAINES

Table of wool prices (Laines brutes, Laine peignée, Laine de Serbie, Laine de montagne, Laine de la Theisz).

Les prix ont baissé depuis le mois d'août.

Laines lavées. Prix variant de fl. 1.90 à 3.20 le kilogramme suivant qualité.

PRUNEAUX

Table of plum prices (Pruniaux de Serbie, id. de Bosnie, Marmelade de pruniaux de Slavonie, id. de Banat).

FARINES

Table of flour prices (Prix moyen par 100 kilogrammes) for various grades.

PORCS

Quantité disponible: 81,370 porcs. Le prix moyen par kilogr. est de fl. 0.57 à 0.61, suivant qualité et poids des porcs.

Lards et Saindoux.

Table of lard and tallow prices (Lard de la ville, id. de campagne, id. fumé, Saindoux).

MIEL

Prix par 100 kil. fl. 33.50 à 34.— suivant qualité et lieu de provenance.

CIRE

Prix par 100 kil. fl. 128.— à 132.—.

CUIRS ET PEaux BRUTS

Peaux de mouton, allemande laineuse fl. 2.80 à 3.20 la paire. De Serbie fl. 1.40 à 1.45, de Bâcs et du Banat fl. 1.40 à 1.55. De Turquie et Macédonie fl. 46 à 48, de Croatie et Bosnie fl. 46 à 47, asiatiques salées fl. 34 à 35 les 56 kilogr. Peaux d'agneaux, allemandes laineuses fl. 70 à 85, de Bâcs et du Banat fl. 80 à 95, peaux légères et peaux lourdes fl. 90 à 100, de Serbie et de Turquie fl. 95 à 110, le Macédonie fl. 88; de Bosnie et Croatie fl. 90 à 110 les 102 pièces. Peaux de chevreaux. De Bulgarie fl. 66; de Macédonie fl. 50; de Bosnie et Croatie fl. 58, de Hongrie et Transylvanie fl. 58, de Dalmatie fl. 35 à 36 les 56 kilogr. Peaux de chevreaux. Prix moyen fl. 152.—, du Banat fl. —, de Hongrie et Transylvanie fl. 1.45 à —, de Macédonie fl. 12.—, de Grèce fl. — les 102 pièces. Peaux de cheval. Première qualité fl. 10.— à 11.50; seconde qualité fl. 8.— à 9.50 la paire. Peaux de veaux, sans tête, fl. — à — par 100 kilogr.: Peaux de bœufs et de vaches. Cuirs secs de vaches de Hongrie fl. 108—110, de bœufs de Hongrie fl. 110—112, de vaches allemandes fl. 112—115, de bœufs allemands fl. 114—116, de bœufs dits Pittling fl. 115—118, Kneipen fl. 120—129, de taureaux fl. 100—105.

A. Saissy, rédacteur en chef.

ADRIA

SOCIÉTÉ ANONYME HONGROISE DE NAVIGATION MARITIME

Pendant la première quinzaine d'Octobre les vapeurs suivants (1<sup>re</sup> classe) iront de Fiume aux ports de l'Europe occidentale et en reviendront, pourvu que des tempêtes ou des accidents imprévus n'entrevent pas la navigation.

Table of shipping schedules from Anvers, Hull, Glasgow, Liverpool, London, Cardiff to Venice, Trieste, Fiume.

On se charge des transports à prix modérés pour Budapest, Vienne ainsi que pour toutes les gares de l'Autriche et de la Hongrie.

Table of shipping schedules from Fiume to Dunquerque, Amsterdam, Dublin, Glasgow, Hull, Liverpool.

Des transports de Budapest, Vienne et de toutes les gares de l'Autriche et de la Hongrie à tous les ports de l'Angleterre, Ecosse, Irlande, France ainsi que le transbordement pour l'Afrique et pour l'Amérique seront effectués.

Liste corrigée des vapeurs courants la 1<sup>re</sup> quinzaine de l'Octobre.

Table of shipping schedules from Anvers, Liverpool, Fiume to various destinations.

AGENCE DE LA SOCIÉTÉ:

Table of agents for the company in Fiume, Venice, Glasgow, and Liverpool.

Tous les éclaircissements sont donnés aux bureaux: Budapest, Octobre 1882. de l'ADRIA Société hongroise pour la navigation maritime.

HAUTE-RIVE

MONTREUX (Suisse).

PENSIONNAT ET EXTERNAT DE JEUNES GENS

dirigé par M. Arthur.

Ancien professeur dans un important collège et École normale de la Suisse française

ENSEIGNEMENT DE PREMIER ORDRE ÉTUDE SPÉCIALE DU FRANÇAIS

Cet établissement situé au bord du lac de Genève offre toutes les ressources désirables pour le développement physique, moral et intellectuel. Les jeunes gens dont la santé est délicate sont l'objet de soins particuliers.

POSITION SPLENDIDE. — VIE DE FAMILLE

Le prospectus ou programme des cours est envoyé à toute personne qui en fait la demande.

L'AVENIR DIPLOMATIQUE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

En livraisons grand in-4° de 16 pages de texte, formant tous les ans 2 volumes de 400 pages chacun

Rédaction et administration: 25, boulevard Poissonnière, Paris

PRIX DE L'ABONNEMENT: Paris et France: Six mois, 15 fr.; un an, 30 fr. Étranger (Union postale): Six mois, 16 fr. 30; un an, 32 fr. 60

Service spécial d'informations et de correspondances étrangères

Lettres de Londres, Saint-Petersbourg, Vienne, Berlin, Constantinople, Bucharest, Athènes, Cettigne, Tunis, Rome, Madrid, Lisbonne, Berne, La Haye, Bruxelles, New York, Mexico, Buenos Ayres, etc., etc. — Echos et nouvelles du monde. — Revue des théâtres et des arts.

Études diplomatiques, économiques, historiques et littéraires

Revue périodique des publications étrangères et comptes rendus bibliographiques. — Publication de documents inédits. — Notices concernant le commerce extérieur. — Actes officiels, textes diplomatiques. — Revue hebdomadaire du marché financier et de mouvements des valeurs françaises et étrangères.

Prime gratuite de L'Avenir Diplomatique

DISCOURS ET PLAIDOYERS POLITIQUES DE M. GAMBETTA

Le premier volume, mis en vente à la librairie CHARPENTIER, est offert gratuitement à tous les abonnés d'un an. — Un supplément de 12 fr. 50 donne droit aux six volumes qui paraîtront, vendus en librairie 45 francs.

Frais de poste en plus, comprenant le journal et la prime: France, 5 fr., Étranger, 7 fr. 50

Les organes les plus autorisés de la presse française et étrangère sont unanimes à considérer le Grand Dictionnaire comme l'entreprise de librairie la plus hardie, la plus extraordinaire qui ait été tentée jusqu'à ce jour. Jamais, en effet, tant de matériaux n'avaient encore été réunis et méthodiquement classés dans un même ouvrage. Qu'on se figure, dit l'éminent critique du Temps, M. Scherer, un dictionnaire complet de la langue, sur lequel on a enté une encyclopédie non moins complète des connaissances humaines, et, par-dessus tout cela, des articles qui on n'avait jamais rencontrés dans un recueil de ce genre, l'analyse de tous les ouvrages un peu célèbres, des études sur les monuments et les œuvres d'art, des anecdotes, des bons mots, des chansons, que sais-je? La Liberté disait de son côté: Dans ces colonnes exubérantes, le lecteur trouve tout, même ce superflu qui plaisait tant à Voltaire, et

Advertisement for the Grand Dictionnaire Universel by Pierre Larousse, 16 volumes, 600 francs. Includes details about the dictionary's content and pricing.

Advertisement for Franco-Hongroise insurance company, capital 20 million francs, offering various insurance services.

Advertisement for Dictionnaire Analogique by P. Boissière, 20 francs.

Advertisement for Dictionnaire des Opéras by F. Clément and P. Larousse, 20 francs.